

Entretien avec Gaston J.M. Kaboré

Michel Coulombe

Volume 5, numéro 1, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1985). Entretien avec Gaston J.M. Kaboré. *Ciné-Bulles*, 5(1), 41–45.

Michel Coulombe

« Les facteurs de similarité entre les cinémas des pays d'Afrique l'emportent sur les différences. »

■ En avril dernier, les Montréalais réservaient un accueil enthousiaste aux premières Journées du

cinéma africain, Vues d'Afrique. Dès son ouverture, le festival, un événement biennal, a été jumelé officiellement au Festival panafricain du cinéma de Ouagadougou (le FESPACO) et au Festival des différences d'Amiens.

Vues d'Afrique a présenté aux cinéphiles québécois un tour d'horizon de la production cinématographique africaine récente et une importante sélection de documents canadiens consacrés à l'Afrique. Dans un cadre très animé où la danse voisinait tout naturellement les débats, nombre de cinéastes africains sont venus ajouter leurs images et leurs mots au dialogue Sud-Nord. En perçant une brèche culturelle, le grand écran a favorisé un rapprochement entre l'Afrique et l'Amérique du Nord, deux continents beaucoup plus éloignés par leurs situations économiques qu'ils ne le sont par les différences sociales.

Représentant le Burkina Faso aux Journées du cinéma africain, le cinéaste Gaston J.M. Kaboré est arrivé au Québec précédé du prestige du César 1984 de l'ensemble francophone. Ce prix lui avait été décerné pour son

premier long métrage, **Wènd Kûuni**, tourné en 1982. Gaston J.M. Kaboré est reparti dans son pays avec un nouveau prix, celui de la Communication interculturelle remis au film africain qui s'est le mieux adressé à un public non africain (le prix a été accordé ex-aequo à **L'Ombre de la terre** de Taïeb Louhichi).

Gaston J.M. Kaboré est né à Bobo Dioulasso en Haute-Volta. Il a grandi dans la capitale, Ouagadougou, après quoi il a fait des études supérieures à Paris avant de devenir directeur du Centre national du cinéma de Ouagadougou en 1977. Depuis, le Burkina Faso a remplacé la Haute-Volta sur les cartes géographiques.

Homme engagé, Gaston J.M. Kaboré n'a pourtant pas tourné un film militant. **Wènd Kûuni** raconte simplement la vie d'un jeune africain du milieu rural frappé de mutisme par la suite de la mort douloureuse de sa mère. Le cinéaste burkinabé a opté pour un retour aux sources.

« Un jour, au Champollion, j'ai vu **Xala** de Sembene Ousmane, et j'ai réalisé que la caméra pouvait être un outil pour raconter la culture africaine. » (Gaston J. M. Kaboré, **Libération**, 8 mars 1984)





« Quand je voyais des films à Paris, des films d'Hitchcock, j'étais toujours fasciné par la notion de suspense. Il est là pour captiver l'attention, c'est un jeu de cache-cache entre l'histoire et le spectateur, mais à la fin moi je suis toujours déçu. Je me dis : 'Ah ! ce n'était que ça !' Dans les sociétés occidentales bourgeoises, c'est comme si on cultivait la certitude ; on a besoin d'un certain nombre de valeurs-repères. Et ça se reproduit dans les films. Moi, je n'ai pas besoin de certitudes, ou de suspense. La construction de **Wënd Kùuni** est peut-être maladroite, mais c'est la mienne. Si je l'avais travaillée davantage dans le sens du suspense, ce serait une faute... »
(Gaston J. M. Kaboré, **Libération**, 8 mars 1984)

Wënd Kùuni a été tourné avec des acteurs non professionnels - il ne saurait en être autrement au Burkina Faso -, dans des conditions en regard desquelles le cinéma québécois prend des proportions hollywoodiennes. D'ailleurs, certains journalistes n'ont pas résisté à la tentation d'interviewer Gaston J.M. Kaboré dans le Vieux-Montréal, à l'ombre du pont, luxueuse illusion, construit pour le dernier film de Belmondo, **Hold-up**, cette structure éphémère qui a coûté nettement plus cher que **Wënd Kùuni**...

Ciné-Bulles : Dès sa première année, *Vues d'Afrique* a attiré à Montréal un public important, enthousiaste. Vous avez assisté à ce festival à titre de réalisateur invité, avez-vous l'impression que les cinéphiles québécois ont compris et apprécié le cinéma africain ?

Gaston J.M. Kaboré : Je pense qu'à partir du moment où il s'agit d'une œuvre de création d'une sphère culturelle différente, on ne peut pas s'attendre à ce qu'il y ait une communication totale. Parfois l'impossibilité de tout comprendre marque le début du vrai dialogue dans la mesure où on respecte ce qu'on n'arrive pas à comprendre tout à fait.

Les spectateurs africains ne comprennent pas tous la même chose face aux films africains. Parfois, leur compréhension va même au-delà de ce que l'auteur a voulu mettre dans son film. On a toujours envie qu'il y ait la meilleure compréhension de l'œuvre qu'on présente mais cette perfection est idéale et n'est atteinte à aucun moment.

À mon avis, un cinéaste, même concernant son film, n'a pas réponse à tout. Il y a à l'intérieur d'une œuvre, une fois qu'elle est faite, des choses qui ne vous appartiennent plus...

Ciné-Bulles : Comment percevez-vous le regard des cinéastes canadiens qui ont tourné des films en Afrique ?

Gaston J.M. Kaboré : J'ai vu plusieurs documentaires canadiens. Je pense qu'il y a une volonté de justesse dans le regard. C'est surtout cela qui est important. Les regards sont honnêtes. Ils témoignent d'une volonté d'approcher les réalités africaines avec sincérité, peut-être parce que le Canada n'a pas de tradition coloniale. Vous avez un regard assez neuf mais pas du tout innocent.

Ciné-Bulles : En 1984, votre premier long métrage, **Wënd Kùuni (Le don de Dieu)** est sorti en France, un pays qui, justement, a un lourd passé colonial.

Gaston J.M. Kaboré : Le public français a su accueillir le film. Il y a eu environ 19 000 entrées en huit semaines. Cela a marché correctement. Il s'agissait du quatrième film burkinabé à sortir en France.

Ciné-Bulles : Quelle est la production cinématographique du Burkina Faso ?

Gaston J.M. Kaboré : Entre 1972 et 1985, on a tourné six longs métrages. Chaque film a été réalisé par un cinéaste différent. La production n'est pas encore soutenue et pourtant le Burkina Faso joue un peu un rôle de leadership en matière de cinéma sur le continent africain. Le pays a consacré des sommes importantes à la mise en place de structures africaines d'éducation cinématographique, ce qui fait autant d'argent en moins pour la production. Il s'avérait plus important de franchir des étapes importantes au niveau du continent que de promouvoir la cinématographie nationale.

Le Burkina Faso est en train de construire une trentaine de salles de cinéma. Il existe déjà un Fonds de promotion et d'extension de l'activité cinématographique alimenté par 15 p. 100 des recettes brutes aux guichets. C'est la meilleure façon de générer des revenus suffisants pour autofinancer le cinéma.



Wènd Kùuni (Le don de Dieu)

Ciné-Bulles : *Lorsqu'ils en ont les moyens, les Africains fréquentent-ils assidûment les salles de cinéma ?*

Gaston J.M. Kaboré : Oui, dans les villes où il y a des salles. Cela constitue d'ailleurs un danger quand on considère la qualité très médiocre des films projetés et tous les rêves désuets, tous les modèles de consommation qu'ils véhiculent. La culture est toujours un peu le cheval de Troie grâce auquel on finit par dominer économiquement surtout lorsqu'on recherche une domination « pacifique » et « séduisante ».

Ciné-Bulles : *Peut-on parler d'un cinéma africain ou faut-il considérer un à un chacun des cinémas nationaux ?*

Gaston J.M. Kaboré : Quand on dit cinéma africain, on considère toujours un contenu historique, économique et politique du cinéma. À l'exception du cinéma égyptien, toutes les cinématographies africaines sont nées dans les années 60, c'est-à-dire après l'accession à l'indépendance. Les facteurs de similarité entre les cinémas des pays d'Afrique l'emportent sur leurs différences. Il ne me semble pas intéressant de distinguer

*« J'appartiens à une génération qui n'a pas connu directement le colonialisme et qui a, aujourd'hui, avec le recul du temps, les moyens et la volonté de comprendre les choses et de les transformer. Je suis cinéaste et j'essaierai de mettre mes capacités d'expression au service des intérêts du peuple. » (Gaston J.M. Kaboré, **Afrique-Asie** 7 mai 1984, n° 319)*



le cinéma d'Afrique du Nord de celui du sud du Sahara. Les écrans sont dominés à 95 p. 100 par des produits extérieurs, ce qui entraîne une sorte d'extraversion culturelle du public.

Toutefois, il est clair que petit à petit on va assister à une différenciation plus marquée, à l'émergence d'identités plus marquées au niveau cinématographique. Pour l'instant, le terme générique de cinéma africain a encore sa place.

Ciné-Bulles : Vous avez déjà dit que le cinéma africain doit être un cinéma populaire.

Gaston J.M. Kaboré : Il ne faut pas penser que les films africains doivent être nécessairement tristes. On peut conscientiser par le rire. Tous les genres doivent trouver leur place. Il n'y a que le rêve imbécile qui soit à proscrire; il serait absurde pour les cinéastes africains d'imiter les navets étrangers. On dit que l'homme a besoin de rêve mais ce rêve, parfois, le dépouille de son réel. Dans le troc qu'il fait entre le réel et le rêve, il perd toujours davantage qu'il ne gagne.

Ciné-Bulles : Y a-t-il, en Afrique, une tradition du documentaire ?

Gaston J.M. Kaboré : Cela n'existe pas. C'est quelque chose qu'il faudrait arriver à développer à l'Institut du cinéma de l'Université de Ouagadougou, où j'enseigne. À Santa Fé, en Angleterre, cela a permis de développer un cinéma très dynamique au niveau de l'investigation sociale.

Ciné-Bulles : Vous avez choisi de tourner votre premier film dans votre langue maternelle plutôt qu'en français. Le choix de la langue constitue-t-il un enjeu important pour les cinéastes africains ?

Gaston J.M. Kaboré : Les langues africaines sont très nombreuses et parlées par des groupes relativement peu importants en nom-

bre. La question de la langue pose un problème économique évident, celui du marché. Sinon, il est clair que quand je veux raconter une histoire comme celle de **Wènd Kùuni** qui se passe dans un terroir culturel bien déterminé, il est plus judicieux d'utiliser la langue parlée des gens pour toucher plus essentiellement les choses.

Le cinéma, c'est avant tout des images. Elles doivent suggérer la plus grande partie du message, du contenu du film.

Il y a eu en Afrique un grand débat sur les langues, car on a pensé que le fait de choisir les langues nationales était un des principaux handicaps du cinéma africain et qu'il fallait plutôt faire des films en français et en anglais. Le débat s'est vidé petit à petit de son contenu et aujourd'hui on fait de plus en plus de films dans les langues nationales des Africains. Les films sont sous-titrés et parfois on y utilise le portugais, l'anglais ou le français en plus de la langue nationale, parce que dans la réalité des gens il y a les deux langues.

Ciné-Bulles : On vous a donné raison en vous donnant le César de l'ensemble francophone en 1985 pour un film qui n'est pas en langue française.

Gaston J.M. Kaboré : (Rires) Oui.

Ciné-Bulles : Vous êtes, comme plusieurs intellectuels africains, en lien direct avec la France.

Gaston J.M. Kaboré : J'ai fait des études d'histoire à la Sorbonne puis des études en cinéma dans une école privée illustrement inconnue à l'époque. Je parle le français, mais cela ne me donne pas forcément envie de faire des poèmes en français. Le français est une langue utilitaire qui me donne accès à une certaine connaissance, à une certaine ouverture sur le monde. Je n'en fais pas un problème existentiel. C'est sûr qu'on est forgé

d'une certaine façon par la langue qu'on parle, mais on essaie de réagir et de garder ses différences propres.

Ciné-Bulles : Vous ne considérez pas le français comme votre première langue ?

Gaston J.M. Kaboré : Non, même si dans les faits c'est le cas. Je vis le même paradoxe que plusieurs intellectuels africains qui finissent par être plus instruits dans la langue du colonisateur que dans leur propre langue. J'aimerais pouvoir mieux connaître ma culture.

Au niveau de ma langue même, je suis encore un enfant qui balbutie dans la mesure où je suis conscient qu'il y a tout un héritage linguistique auquel je n'ai pas accès parce que je n'ai pas fait l'effort nécessaire. Toute une dimension philosophique et éthique m'est interdite parce que je ne possède pas en entier ma propre langue. La connaissance des proverbes me manque. Je voudrais, quand je discute avec quelqu'un, pouvoir tirer un enseignement à partir d'un proverbe et faire le point sur ce qui a été dit. Cela s'apprend,

mais je n'ai pas toujours le temps d'apprendre.

Ciné-Bulles : Wènd Kùuni met en valeur la musique traditionnelle du Burkina Faso.

Gaston J.M. Kaboré : Toutes les musiques du film proviennent du terroir mossi. Les paroles chantées disent que c'est à cause de l'ombre que l'oiseau se pose sur l'arbre; sur une souche desséchée jamais un oiseau ne se pose. C'est le thème de l'hospitalité. (Soudain transporté, il se met à chanter cet air traditionnel.)

On a souvent rapproché la musique du film à la musique médiévale européenne ou à la musique orientale, à cause des violons et des orchestrations. Le compositeur est un père dominicain du Burkina Faso. Pour les 12 musiciens qui ont interprété sa musique à Paris, cela a été une découverte. Le copiste, qui a travaillé sur beaucoup de musiques de film, m'a d'ailleurs dit que c'était la première fois qu'il voyait une musique de film aussi complexe. Selon lui, le compositeur y avait mis trop de temps... ■

« Le cinéma n'est pas en dehors de la vie. D'ailleurs, le cinéma peut aussi jouer un rôle de garde-fou; un regard critique est, de toute façon, la seule voie possible pour moi. » (Gaston J.M. Kaboré, *Afrique-Asie*, 7 mai 1984, n° 319)

**Société générale
du cinéma
du Québec**

